
Reines de cœur ou reines de fer?

Claude Aziza

Elle a régné sans partage depuis des millénaires à travers le bassin méditerranéen. Ici, on la nomme Ishtar, là, Astarté, plus loin, Isis. On l'adorera sous le nom de Tanit, de Junon ou d'Héra. Plus tard encore, on en trouvera des avatars dans Marie. C'est la déesse-mère, principe universel de vie dans un endroit du monde qu'on présente volontiers comme un lieu emblématique de la masculinité triomphante. Comment s'étonner que la mythologie, puis l'Histoire, aient peint quelques beaux portraits de reines, guerrières certes, mais que l'imaginaire a plus souvent associées à la romance qu'à la politique. Comme s'il allait de soi qu'une reine reste toujours femme. Alors qu'il est bon qu'un roi sacrifie son cœur à son devoir.

On aurait voulu ici les évoquer toutes mais on a choisi — non sans regret — de sacrifier l'imaginaire au réel si tant est, du moins, qu'on puisse totalement l'appréhender. Ecartons donc — car trop ancrées dans la mythologie — ces femmes qui combattirent tant de héros grecs, cette Hippolyte dont Héraklès conquiert la ceinture et cette Antiope dont Thésée obtint un fils. Renonçons à cette Sémiramis de Babylone dont on ne sait si les exploits relèvent du mythe ou de l'Histoire. Sacrifions, le cœur serré, Balkis, la Reine de Saba, qui ne livra combat que dans le harem du roi Salomon. Quant à Hélène de Troie, certes, elle fut à l'origine de beaux exploits guerriers que l'on chante encore, mais il avait seulement suffi que sa vertu cascadât pour le beau Paris. Si la légende a ici droit de cité, c'est parce qu'elle plonge ses racines dans l'Histoire et en éclaire parfois quelques aspects.

Printemps 1996

"Rome, unique objet de mon ressentiment"

Simple coïncidence ou plus encore, les trois reines dont nous allons évoquer la mémoire ne se définissent que face à Rome. Elles ont toutes été mentionnées par de seuls historiens romains ou romanisés, leur nom est associé à des Romains et la postérité a plus retenu leurs émois amoureux qui font la joie des minettes que leurs actes politiques qui ne font que celle des historiens de l'Antiquité qui, comme chacun sait, se contentent de peu, pourvu qu'il soit austère...

Malgré qu'on en ait, Didon reine de Carthage, Cléopâtre reine de l'Égypte, Zénobie reine de Palmyre, sont plus connues par leurs joutes politico-amoureuses avec des Romains — Enée, César, puis Antoine, Aurélien —, que par leurs exploits guerriers, indéniables, ou la façon dont elles ont régné dans un monde méditerranéen qui va du IX^{ème} siècle avant notre ère jusqu'au III^{ème} siècle, soit plus d'un millénaire.

Elles se heurtèrent chaque fois au même ennemi, Rome. Avec des nuances certes. On ne peut comparer la légende de Didon avec le destin de Cléopâtre, pas plus qu'avec le court règne de Zénobie. Ici, une Rome à naître; là, un empire qui prend son essor. Plus tard, un pouvoir qui chancelle jetant les derniers feux de la vieille romanité. Quoi qu'il en soit, nous tenons là un fil conducteur qui nous permet, sans trop d'arbitraire, de mener une réflexion sur trois destins de reines. Il y en eut d'autres, plus obscurs, moins ancrés dans le temps, on les réservera pour le dessert.

Trois souveraines mais aucune impératrice romaine. Pourtant l'histoire de Rome ne manque pas de femmes qui s'illustrèrent par des actes de bravoure ou d'impératrices qui menèrent l'empereur — et donc l'empire — par le bout du nez. Mais aucun cas n'est pleinement satisfaisant. Clélie, qui s'opposa aux Etrusques est, tout au plus, une courageuse jeune fille, vite rentrée dans l'ombre du foyer familial; Livie et Agrippine furent certes des louves impériales mais tournées vers le pouvoir personnel; Poppée et Messaline ne gouvernèrent que les passions de leurs époux. Bref, il n'est de Romaine que vertueuse (sous la République) ou débauchée (sous l'Empire). Peut-être aurait-on pu trouver dans la dynastie africaine des Sévères, quelques Julias (il y en eut au moins deux!), belles comme l'antique mais, là encore, l'Histoire ne les a statufiées qu'en mères d'empereurs plus ou moins fous.

Peut-on en tirer un début de conclusion? Pour entrer à cheval dans l'Histoire de la Méditerranée antique, il vaut mieux, quand on est femme, être contre les Romains, voire, parfois, tout contre. Cette Histoire, elle est faite par et pour les Romains et, dans les trois cas mentionnés ici, on est frappé par la pauvreté des sources, historiques s'entend. Certes Virgile a chanté Didon, et Juvénal brocardé — mais il n'est pas le seul — Cléopâtre. Mais aucun grand texte historique. Des chroniqueurs, des observateurs, des historiographes plus portés sur l'anecdote que sur les faits. Justin, abrégiateur sans talent pour Didon; Suétone, Plutarque et quelques autres pour Cléopâtre; Trebellius Polion, un des pseudo-historiens de l'*Histoire-*

Auguste, pour Zénobie. Bref, il faut essayer de tirer parti de maigres sources que ne remplacent pas les innombrables fictions littéraires et cinématographiques qui ont laissé parler l'imagination, comme si les faits historiques, dans leur sèche nudité, n'avaient de sens que pour les initiés.

Didon ou Elishat?

Si l'on en croit le Grec de Sicile, Timée de Taormine, qui vivait au III^{ème} siècle avant J.-C., Carthage aurait été fondée en 814 avant J.-C., trente huit ans avant la première olympiade. Il est suivi dans ses calculs par Cicéron (*De Republica*, II, 23, 42), Velleius Paterculus et même saint Jérôme. D'autres, comme Méandre d'Ephèse, préfèrent 819. Certains, comme Justin, tiennent pour 824. Voilà pour la chronologie. L'Histoire ne nous dit pas les choses de la même façon. Carthage, comme toutes les cités de l'Occident, a tenté de s'ancrer dans une tradition qui remonterait le plus loin possible. Elle a, sans doute, au faîte de sa puissance, vers le IV^{ème} siècle avant notre ère, élaboré des récits de fondation qui prennent d'abord pour point de départ chronologique le grand événement du II^{ème} millénaire, la chute de Troie. Sans entrer dans le détail, on trouve une date, 1215, et deux héros fondateurs, Azoros et Karkhédon, des Tyriens. On peut penser que le premier, Azoros ou Zoros, dérive du nom de Tyr (en phénicien, Sôr ou Sur, le "roc"); quant au second, Karkhédon, il transcrit en grec, le nom sémitique *Qart Hadasht*, la "ville nouvelle", devenue Carthage.

Cette première légende n'a pas tenu devant les données tyriennes, ce qui nous ramène à 814 et à Didon ou plutôt Elishat. Elle a une noble ascendance que la Bible connaît bien. Son arrière grand-mère est Jézabel et son grand-père, Mattan, roi de Tyr, est le frère de cette Athalie qui épousa le roi de Juda, Joram et que chanta Racine. A la mort de son père, Elishat, après avoir épousé le grand-prêtre Acherbas, que Virgile nommera Sichée, monte sur le trône. Pygmalion, son frère, s'en empare après avoir fait assassiner Acherbas. Elishat n'a aucune autre ressource que de s'enfuir. Après une escale à Chypre, elle repart avec de nouveaux compagnons et, au bout d'un long périple, s'installe en Afrique et fonde Carthage. C'est alors qu'Elishat se transforme en Didon, nom qui viendrait du grec "errer". Ainsi donc Elishat l'"errante", la "vagabonde" serait devenue Didon.

Dans ce mythe de fondation, deux éléments se détachent. Le premier essaie de donner l'explication du nom de la citadelle punique primitive, Byrsa. *Bursa* signifiant en grec la "peau de bœuf". D'où le récit d'une ruse (bien féminine ou bien orientale?): devant les tentatives d'achat de terrain par Didon, les autochtones, par dérision, lui proposent autant de terre que couvrira la peau d'un bœuf. Mais le rusée souveraine arrive à circonscrire, en coupant la peau en très fines lanières, un espace qu'on évalua dans l'Antiquité à quatre kilomètres. Une belle légende et déjà une illustration de cette *fides punica*, cette "mauvaise foi punique", si chère aux Romains.

Printemps 1996

Second élément, dans un registre plus tragique: le roi libyen, Hiarbas, tombé amoureux de Didon, lui offrit une alliance à la fois conjugale et politique. Il n'était pas question de refuser mais pourtant, Didon, toujours fidèle au souvenir de son époux, préféra, pour éviter la guerre, s'offrir en sacrifice. Mais on connaît un autre récit combien plus romantique et devenu, grâce à Virgile, l'un des plus connus de l'Occident latin. Ce n'est pas l'épouse fidèle qui meurt sur le bûcher dressé par le poète mais bien l'amante trahie. Ce qui change tout. Enée, après avoir compris que la chair était triste et qu'il n'avait pas fondé toutes les cités qu'il devait fonder, s'en est parti vers sa lointaine destinée: Rome. Comment s'étonner que sur de telles bases, les relations entre Carthaginois et Romains n'aient pas été des meilleures...

La réalité — si tant est qu'on puisse la deviner — semble être moins romanesque. Justin signale que Didon fit dresser son bûcher là où, peut-être, en 1921, les archéologues mirent à jour le *tophet*, c'est-à-dire une aire destinée aux sacrifices. Ce sacrifice semble s'inscrire dans une tradition relevant de la plus haute antiquité: en cas de crise grave, le souverain doit s'offrir en autopunition. On en connaît au moins un exemple historique à Carthage: en 480 avant J.-C., après la victoire des Grecs de Sicile à Himère, le roi carthaginois Hamilcar se jette dans le bûcher. Dernier exemple et preuve de la pérennité de l'institution et du mythe: en 146 avant J.-C., alors que les troupes romaines entrent dans Carthage, après de sanglants combats de rues, la femme du général Hasdrubal qui, lui, s'est rendu aux Romains, réfugiée sur la colline de Byrsa avec ses enfants et une poignée d'irréductibles, se jette dans les flammes. Preuve que le mythe n'était pas mort.

Fin de l'histoire de Didon et début de la légende. Celle-ci est plus complexe qu'on ne le pense généralement. Sur la voie tracée par Virgile, Ovide, saint Augustin, des dramaturges et des romanciers ont chanté les amours tragiques de la reine. Mais il est une autre Didon, celle qui fut Elishat, celle qui resta obstinément fidèle à son époux. Ce furent des Africains, les Pères de l'Eglise d'Afrique, Tertullien en tête, qui la chantèrent les premiers, après le Romain Varron, il est vrai. D'autres Africains, dans la Tunisie contemporaine, ont tenté de ressusciter la figure de la reine. Poétesses (Sophia El Goulli, Najet El Adwani), hommes de théâtre (Ahmed Mokhtar El Ouazir, Béchir Khahwaji, Ahmed Kedidi, Abdelhakim Alimi), cinéastes, (Nourredine Chouchane, Rachid Ferchiou). Parmi eux, le romancier Fawzi Mellah est celui qui a donné la forme la plus moderne, dans son *Elissa ou la reine vagabonde*¹, à la figure de la reine. Reine guerrière certes, mais dont les armes ne servirent qu'à une fondation que, tournées contre celle qui les détenait, elles ne firent que consolider. Reste un autre débat qu'on ne peut qu'esquisser ici. Cette conquérante que le Troyen préromain Enée trahira sans scrupules excessifs, n'a-t-elle pas aussi conquis par la force, sur une population libyque autochtone, un vaste territoire dans la plus pure tradition des comptoirs phéniciens certes mais aussi de ces enclaves que l'Occident du XIX^{ème} siècle imposera comme autant de bases de conquêtes coloniales? Si le visage de l'épouse fidèle ou de l'amante meurtrie ne manque pas de pathétique, celui de la reine conquérante reste entouré d'ombres que

l'empressement numide, au temps des Guerres puniques, à dépecer Carthage, prouverait, s'il en était besoin, qu'elles furent tenaces.

Cléopâtre entre Histoire et mythe

Cléopâtre, la femme la plus célèbre de l'Antiquité. Un charme fou, tout dans le nez, qui s'il eût été plus court etc., etc., merci Pascal! Une légende vivante qui prenait des perles dans son petit déjeuner et croquait deux amants par jour, sans oublier ce pauvre César qu'elle rendit chèvre et cet ivrogne d'Antoine qu'elle tourna en bourrique. Ce "serpent du Nil" qui faillit mettre Rome à l'heure orientale et termina sa vie sur un aspic! La réalité n'est pas aussi simple. Notons d'abord que, malgré la diversité des sources historiques concernant cette période, sources qui vont de Cicéron à Plutarque, en passant par les historiens Flavius Josèphe, Suétone, Florus, Appien, Dion Cassius, nous n'avons pas de biographie de Cléopâtre. Bien plus, la plupart des écrits qui la mentionnent ne sont pas au-dessus de tout soupçon. Les historiens s'occupent de l'histoire de Rome, les biographes comme Plutarque ou Suétone de leurs personnages, les poètes, comme Horace, Properce, Juvénal, sont plongés dans leurs rêveries amoureuses ou dans leurs ragots. Cicéron, qui hait Antoine, n'est jamais objectif. Bref, il faut, tant bien que mal, démêler le vrai du faux.

Cléopâtre est née en 69 avant J.-C. dans une Egypte hellénistique qui se meurt. Ses ancêtres, les descendants de Ptolémée, lieutenant d'Alexandre, ont soumis le pays à une coupe réglée. Son arrière grand-père, surnommé *Physcon*, "l'enflé", par le peuple qui le haïssait, eut un des règnes les plus sanglants de l'histoire égyptienne. Son grand-père Ptolémée IX, chassé du trône, puis revenu au pouvoir, eut comme seul titre de gloire la destruction, en 88, de l'antique Thèbes, capitale de l'Egypte pharaonique! En 80 lui succède pour quelques semaines son oncle, Ptolémée XI, qui, avant de périr dans une émeute, eut le temps de léguer son royaume à Rome. Ce qui n'est pas indifférent. Lui succéda Ptolémée XII l'*Aulète*, "le joueur de flûte", qui épousa sa sœur Cléopâtre. De cette union et de quelques autres, naquirent cinq enfants, Bérénice IV, Cléopâtre VI, Arsinoé IV, Ptolémée XIII, Ptolémée XIV et Cléopâtre VII, notre Cléopâtre, qui doit se situer entre les deux premières et les trois suivants. Elle semble bien avoir été la troisième et la dernière fille de l'union incestueuse mais légitime de Ptolémée *Aulète* et de Cléopâtre *Triphaia*, "la jouisseuse", sa sœur. Cléopâtre est donc la dernière descendante de ces Macédoniens qui accompagnèrent Alexandre à la conquête du monde. Il n'est pas exclu cependant qu'elle ait du sang perse dans les veines par son ancêtre, la première Cléopâtre. Peut-être aussi, par le hasard des unions illégitimes, du sang égyptien ou africain.

Elle naît dans un monde en pleine décomposition, une atmosphère de fin de règne et de fin de race qui atteint des sommets dans la noirceur et le désastre économique. Certes, l'Egypte fut un pays riche mais la nécessité de flatter les deux soutiens du régime, le clergé et l'armée, et de

ménager, à grands frais, les appétits romains, avaient conduit le pays à la ruine. Dans la rivalité entre César et Pompée, l'Égypte, dont on rappelait qu'elle devait revenir à Rome, tint un rôle non négligeable. Ptolémée *Aulète* joua la carte Pompée, dont il devint le "client". Cette reconnaissance officielle que Rome lui refusait, il dût la payer, sans doute en 59, lorsqu'une ambassade romaine vint à Alexandrie négocier le prix de cette reconnaissance. Cléopâtre avait dix ans et César était consul... "*Allié et ami du peuple romain*", selon la formule consacrée, Ptolémée versa 6000 talents, une somme énorme, que se partagèrent les maîtres de Rome, le *triumvirat*, composé de César, Pompée, Crassus. Et si nous insistons sur les impressions que dût ressentir la petite Cléopâtre, c'est qu'elles marquèrent durablement son adolescence et son règne. Excédé, le peuple égyptien se révolte, chasse Ptolémée et met à sa place Bérénice IV, avec comme co-régente, une Cléopâtre dont on ne sait si c'est la V ou la VI! Rien n'est simple mais n'oublions pas que la nôtre fut la VII. Vécut-elle en exil avec son père ou dans l'ombre de sa sœur? On ne le sait. Bientôt, Ptolémée reprit son trône, fit exécuter sa fille Bérénice et remercia les Romains qui l'avaient aidé, dont le jeune Antoine qui commandait, à 24 ans, la cavalerie. Sans doute, ce fut l'occasion d'une première rencontre entre Antoine et Cléopâtre. Nous sommes en 56-55, tous deux ne devaient plus se revoir avant 46. Dix ans où se joua le destin du monde, sous le signe de César. Il n'est pas utile de s'attarder sur la rencontre de César et de Cléopâtre. Il suffit de savoir qu'entre 55 et 51, la situation évolua en Égypte et qu'à cette date, Cléopâtre devint reine avec son jeune frère Ptolémée XIII. Celui-ci, mal conseillé, semble-t-il, détrône sa sœur, en 48, et dans la guerre qui oppose César à Pompée — la première guerre civile — prend le parti du premier à qui il offre la tête du second, venu chercher, en 48, asile en Égypte. Cette année 48, décidément fertile en événements, voit la prise d'Alexandrie par César, le rétablissement par César de Cléopâtre sur son trône qu'elle partagera désormais avec son second frère, l'autre Ptolémée, Ptolémée XIV. Elle devient sans doute à ce moment la maîtresse de César, qui a une petite cinquantaine (il est né en 100) et a, sans doute de lui, un fils, Césarion, en 47. L'an d'après Cléopâtre est en visite privée à Rome, elle y est encore ce fameux 15 mars de 44, jour de l'assassinat de César, et s'embarque précipitamment pour l'Égypte (avec l'aide d'Antoine?) où elle est désormais co-régente avec Césarion. Ce n'est qu'en 41 qu'elle retrouvera Antoine, devenu, avec Octave, le maître du monde romain, à Tarse. Coup de foudre? Rouerie politique? Passion et/ou sens des réalités? Peu importe. Devenus amants, Antoine et Cléopâtre passent l'hiver 41-40 en Égypte dans les délices de ce qu'ils nomment eux-mêmes "*la vie inimitable*". De retour à Rome, Antoine épouse en 40 Octavie, la sœur d'Octave, dont il a une fille en 39... au moment où Cléopâtre accouche de jumeaux, Alexandre et Cléopâtre. Deux ans plus tard, en 37, les deux amants se retrouvent à Antioche. Dans le partage du monde, Octave a pris l'Occident, Antoine, l'Orient. C'est à ce moment peut-être qu'eurent lieu les noces d'Antoine et de Cléopâtre. Toujours est-il que la reine d'Égypte devient partie prenante dans le dessein d'Antoine. On peut même penser qu'elle le devance parfois, l'inspire souvent. Ce dessein, qu'on devine

seulement, sans savoir s'il fut commun ou si l'un(e) le passa à l'autre, c'est un empire romain d'Orient débarrassé à l'est de l'empire parthe, puis sassanide. C'est donc un contact direct avec l'Extrême-Orient; c'est un lien souple, profond, durable entre les deux parties de la Méditerranée; c'est un Orient grec fort et inventif, partenaire égal de l'Occident romain. Un syncrétisme peut-être aussi spirituel et intellectuel; des conséquences incalculables sur les religions-filles du judaïsme dont on peut se demander, au moins pour la seconde, si elles auraient jamais vu le jour. Ce grand dessein, si tant est qu'il fut pleinement conscient, chez Antoine et Cléopâtre, trébuchera sur deux points: la puissance parthe qui les met en échec en 36 et celle romaine qui les bat en mer en 31, à Actium. Entre-temps, la rupture aura été consommée entre Octave et Antoine, et Rome, outrée de ce que l'un de ses plus glorieux fils ait perdu son âme entre les bras de "l'Égyptienne", aura déclaré, en 32, la guerre à Cléopâtre. En 30, tout est réglé, Antoine et Cléopâtre se suicident. Césarion est assassiné, les autres enfants emmenés en otages à Rome, l'Égypte devient romaine, Octave se transforme en Auguste. Mais Rome a perdu l'Arménie et les Parthes ont pris la Médie. Le monde est bien partagé, malgré les apparences, entre deux super-puissances.

Certes Cléopâtre et Antoine n'auront pas tout perdu. L'empire s'ouvrira à l'Orient. Les deux Antonia, filles d'Octavie et d'Antoine, donneront souche à trois empereurs: Claude, Caligula, Néron. Cléopâtre Séléne, la fille de Cléopâtre, régnera avec Juba, un autre captif, sur la Maurétanie. Rome se mettra à l'heure égyptomanaïque. Les poètes ont eu beau conspuer la "*reine putain*" (Propertius) ou "*la honte de l'Égypte*" (Lucain), la postérité l'a vengée. L'Égypte copte a loué sa sagesse, la Renaissance l'a redécouverte à travers Plutarque, le XIX^{ème}, par la bouche du bon Gautier, la portera aux nues, le cinéma l'encensera, la publicité la fera entrer dans toutes les salles de bains. Dérisoire victoire posthume de celle qui avait tenté de s'opposer à Rome, à un monde d'hommes durs au cœur sec.

Zénobie de Palmyre

"*On vit une étrangère du nom de Zénobie, et qui se vantait d'être de la race des Cléopâtres et des Ptolémées, revêtir, après la mort de son époux Odeinat, le manteau impérial, se parer de tous les insignes du pouvoir (...)*". C'est ainsi que l'*Histoire Auguste*, un écrit tardif à la valeur historique très contestable, présente Zénobie qui va, au milieu d'un contexte troublé, tenir tête à Rome pendant quelques années, dans le dernier tiers du troisième siècle.

En ce troisième siècle qui voit Rome célébrer son millénaire (1^{er} avril 248), les barbares sont aux portes et le pouvoir passe de mains en mains. Les Germains ravagent la Thrace (248), les Goths envahissent la Macédoine (251), puis l'Asie Mineure (253), les Francs et les Alemans font des incursions en Gaule et en Espagne (256) et les Berbères

Printemps 1996

d'Afrique massacrent les colons romains (256). A l'intérieur, persécutions antichrétiennes (dont celle de Dèce en 250) et révoltes des légions rendent instable un empire dont l'empereur Valérien vient d'être vaincu, en 260, par les Perses. Seuls quelques empereurs énergiques comme Claude II, puis enfin Aurélien, qui monte sur le trône en 270, parviennent à redresser quelque peu une situation désespérée. C'est dans ce contexte, où les Perses remportent victoires sur victoires, que la rébellion d'une cité caravanière, Palmyre, rattachée depuis le II^{ème} siècle à l'empire romain, a frappé les imaginations.

Palmyre, c'est une sorte de Carthage des sables, en plein désert syrien, cité millénaire qui vit de négoce où elle trouve d'immenses richesses. Point de passage obligé, doté d'une infrastructure impressionnante (caravansérails, location et entretien des animaux de bât, sécurité des caravanes par une police du désert efficace), bref le cœur industriel de la Syrie romaine qui, depuis l'annexion par Rome, sous Trajan, au II^{ème} siècle, du pays des Arabes nabatéens, jouit d'un quasi-monopole des routes du désert. Cité gouvernée par des corps constitués, un sénat, une commission des Dix, des archontes annuels, Palmyre devient bien vite la plus riche ville de l'Orient romain, important par son territoire des produits rares venus du golfe persique et réexportant vers l'Orient des objets manufacturés du monde méditerranéen. Mais, à partir des années 230-240, la montée en puissance de la Perse sassanide met tout ce système en péril, redonnant à la route commerciale par l'Egypte et la mer Rouge un attrait qu'elle avait quelque peu perdu.

C'est ici qu'entre en scène Zénobie. Elle est d'abord avec son époux, Odeïnat, une fidèle alliée des Romains. Après la défaite et la captivité de Valérien, les troupes d'Odeïnat rencontrent, combattent, vainquent, pourchassent les armées perses. Odeïnat a donc reconstitué, d'abord pour le compte de Rome, puis très vite pour le sien personnel, un empire d'Orient. Pendant quelques années, l'équivoque va subsister et les empereurs romains déclarer pudiquement que Palmyre gouverne pour Rome: les apparences restaient sauves. D'autant plus qu'Odeïnat trouve la mort dans des circonstances obscures, sans que Zénobie, semble-t-il, y soit mêlée. Désormais Zénobie (et son fils Wahballat) va occuper le pouvoir. Femme dont on loue l'austérité des mœurs et la grande culture, elle s'entoure d'un entourage choisi, dont le fameux Longin, d'un efficace bureau de propagande. Polyglotte, bonne connaisseuse de l'histoire hellénistique, jouant sur le nom de Cléopâtre pour impressionner les Romains et se rallier les Alexandrins, Zénobie ne tarde pas à entrer en rébellion ouverte contre Rome. Dès l'hiver 269-270 la fiction se déchire avec la brusque — et facile — conquête de l'Egypte par le général Zabdas, envoyé par Zénobie. La guerre était déclarée. Mais Aurélien, le nouvel empereur, dut attendre 272 pour entamer une campagne de récupération qui se terminera rapidement, au bout de quelques mois, par la chute de Palmyre.

La nouvelle Cléopâtre, comme on se plut à la nommer, sut rallier à son compte le capital de sympathie que comptait encore l'ancienne reine, profiter peut-être de ces courants sibyllinistes qui circulaient depuis des siècles en Orient, en annonçant "*le règne de la Femme*", Cléopâtre

assurément, puis, sans doute, Bérénice, Zénobie, peut-être. Dans la construction de cet immense empire d'Orient qu'elle tente de créer, peut-être sur les conseils de Longin, qui voit en elle une nouvelle Sémiramis, Zénobie aura joué Rome contre les Perses, puis les Perses contre Rome. Mais son génie politique s'est heurté à des réalités socio-économiques dont elle a sous-estimé le poids. Palmyre n'est pas une ville de guerriers mais de commerçants, et la guerre ne fait pas bon ménage avec le commerce. Certes la reine sait combattre, elle va anéantir les troupes romaines envoyées en 267 par Gallien, profiter de son assassinat en 268 pour affermir ses positions. Mais son règne sera de courte durée: il suffira d'un empereur fort, Aurélien, pour le détruire. Certes, elle a noué des relations fructueuses avec l'Abyssinie, l'Arabie, l'Inde, certes elle a pris possession de l'Egypte; certes elle peut affamer Rome. Mais ses victoires furent sans lendemain: l'Egypte est vite reprise et Palmyre ne connaîtra que quelques années, moins de cinq ans, pour savourer sa victoire sur Rome. Sans doute l'ardeur de Zénobie à repousser plus au nord les frontières de son empire a-t-elle précipité sa perte. Elle battait monnaie, voulait s'étendre vers le Pont-Euxin, vint mettre le siège devant Chalcédoine, dont la position commandait le Bosphore. Rome ne pouvait laisser la Bythynie sans secours. Le Perse Sapôr, vieux et usé, se consumait en querelles de succession, le moment était bon de dénoncer le vague traité qu'Aurélien avait signé avec Zénobie pour déclarer la guerre à Palmyre. Dès les premiers mois de 271, l'empereur quitte Rome; il a promis un butin exceptionnel à son armée: les richesses de Palmyre. La Bythynie est reprise, tout comme la Cappadoce, toutes les cités d'Asie Mineure, fidèles à Zénobie, se rendent au Romain. Mais le choc final a lieu près d'Antioche. Zénobie, à la tête de ses troupes, est vaincue et doit d'abord se réfugier dans Antioche puis fuir précipitamment à Palmyre lorsque la cité ouvre ses portes à Aurélien. Rejointe devant Emèse, la reine subit une nouvelle défaite. La dernière partie de la campagne allait se jouer. A l'abri des douze kilomètres des remparts de sa ville, Zénobie se préparait à un siège en règle. Et de fait, les Romains piétinèrent devant la cité, au point qu'Aurélien se résolut à proposer une paix honorable à Zénobie, à condition qu'elle se rende. Devant le refus de la reine, l'empereur dû précipiter l'assaut. Zénobie, en fuite, fut rattrapée par les cavaliers romains. Palmyre vaincue, mais non détruite allait redevenir ce qu'elle était, une fidèle alliée de Rome. Mais une nouvelle révolte, survenue peu de temps après, réduisit la cité à un tas de ruines. Rien ne fut épargné, ni les oasis des environs ni les temples ni les habitants. Le souvenir de Palmyre s'efface des mémoires. Zénobie figura sans doute au triomphe d'Aurélien en 274, on ne sait ce qu'elle devint par la suite.

Il est temps de conclure. On aurait aimé ici évoquer la mémoire d'autres reines qui luttèrent, en Méditerranée contre Rome. Sophonisbe, la reine sacrifiée en 203 qui paya, par son mariage avec le roi numide Syphax, un lourd tribut à Scipion l'Africain, vainqueur d'Hannibal à Zama: elle dut s'empoisonner. Corneille a écrit là-dessus une belle tragédie. Moins connue, Salomé-Alexandra qui régna jusqu'en 67 sur le

royaume hasmonéen que Pompée allait conquérir en s'emparant de Jérusalem en 63. Mais nous voudrions plutôt nous attarder sur une autre reine, entre Histoire et légende, d'où la place que nous lui réservons ici, en conclusion. Il s'agit de la légendaire Kahina (ou Kahéna), dont on situe l'histoire à la fin du VIIème siècle.

C'est un temps où les Byzantins règnent encore sur Carthage, sur la Byzacène et sur la Numidie. Règne rendu troublé par les convulsions du monde africain. Au printemps de l'an 643, de nouveaux conquérants sont annoncés en terre africaine; ils viennent de s'emparer de l'Égypte, de la Syrie, de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine. En l'an 27 de l'hégire, alors que le Prophète est mort depuis quinze ans, une armée arabe pénètre en Ifriqiya, l'Afrique. Après la bataille de Sbétla (648), plusieurs cités sont prises mais il faudra attendre 666 pour que le nouveau calife, Moawia décide de conquérir l'Afrique. Trois ans plus tard, Kairouan était fondé. Dès lors, dans un climat troublé, victoires et défaites se succèdent dans un pays déchiré entre les citadins romanisés parlant latin, les Byzantins qui sont les occupants du moment, les Berbères, non romanisés eux-mêmes divisés entre plusieurs groupes ethniques. Pays déchiré aussi par maintes querelles religieuses provoquant de multiples hérésies. C'est dans la dernière partie du VIIème siècle que les conquêtes du prestigieux Oqba vont se heurter à la résistance du chef de la tribu des Awreba, Koceila, qui s'empare de Kairouan. Mais dès 688, les envahisseurs reviennent, prennent Carthage, chassent définitivement les Byzantins d'Afrique et se heurtent aux Berbères, unis autour de la tribu des Jerawa dont l'hégémonie avait succédé à celle des Awreba. Cette tribu qui occupait l'Aurès oriental était dirigée par une femme, la Kahina. C'est elle qui entreprit la lutte contre le conquérant arabe, Hassan. La guerre devint une suite de coups de mains où les troupes de la Kahina, du fait de la connaissance du terrain, avaient l'avantage. En 688, devant l'Oued Nini, un affluent de la Meskiana, la défaite arabe permit à la reine de faire un certain nombre de captifs dont un guerrier de haut rang, Khaled ibn Yezid, qu'elle conserva comme otage et... comme fils adoptif. Il semble que sa domination ait duré cinq ans, à tout le moins quelques années. Mais si la Kahina avait pu entraîner toutes les tribus nomades, elle ne put obtenir l'alliance des sédentaires, surtout les citadins qui leur furent toujours hostiles. Bientôt les Arabes, de retour en Afrique, purent y trouver des alliés et affrontèrent les troupes de la Kahina dans la région de Gafsa. Vaincue, la reine alla désormais de défaite en défaite avant de trouver la mort au combat vers 700, sans doute sur le versant méridional des monts du Hodna. Dès lors, les ralliements se multiplièrent au vainqueur. A l'exemple de la Kahina, sobriquet, donné par les Arabes, signifiant "*la devineresse*", qui avait ordonné à ses fils de se rendre aux Arabes afin de sauver le clan, l'Afrique suivit le même destin.

Reste, entêtant, le mystère de la Kahina. Quel fut son vrai nom? Bien sûr, un nom berbère, transcrit par les auteurs arabes sous les formes de *Dahyâ* ou encore *Dâmiya*. Sans doute était-elle d'ascendance mêlée, gréco-latino-berbère. Quant à sa religion, on sait que la question est âprement disputée. On ne prendra pas partie ici entre ceux qui, à partir d'une phrase de l'historien Ibn Khaldoun, en font une juive ou ceux qui,

moins nombreux, voient en elle une chrétienne. Tout au plus fera-t-on remarquer que dans le syncrétisme religieux qui règne dans l'Afrique des IV^{ème}-VII^{ème} siècles, il n'est pas inconcevable d'être à la fois juif et chrétien, c'est-à-dire judéo-chrétien. Bien plus on peut pratiquer un judaïsme entaché de pratiques païennes².

Quoi qu'il en soit, c'est par un curieux geste, l'adoption de Khaled, que se manifeste le sens politique de la Kahina. Elle prépare pour les siens, ses fils en premier, une mutation qu'imposent les circonstances. Elle n'évitera pas cependant les sorts de Didon, Cléopâtre, Zénobie. Ces trois reines guerrières qui n'ont décidément pas leur place dans le monde méditerranéen...

Claude Aziza, Maître de conférences de latin à l'Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III), est directeur du Département de Médiation Culturelle.

¹ Roman qu'on trouvera avec bien d'autres textes de fiction dans: Claude Aziza, *Carthage, le rêve en flammes*, Presses de la Cité, Omnibus, 1993.

² Claude Aziza, "Quelques aspects de la polémique judéo-chrétienne dans l'Afrique romaine (II^{ème}-VI^{ème} siècles)", communication parue dans les *Actes du colloque "Juifs et judaïsme en Afrique du Nord dans l'Antiquité et le Haut Moyen-Age"* (Montpellier, 1985).